

l'absence de cartes. À noter quelques erreurs : ainsi p. 174, l. 18 : lire « return to Basra » à la place de « return to Khark », p. 177, l. 24 : lire « Mir Mohanna » à la place de « Mir Hosein », et p. 187, l. 4 : il faut probablement lire « Mir Mohanna » (?) à la place de « Buschman ».

Maria SZUPPE
(CNRS, Strasbourg)

Youssef COURBAGE et Philippe FARGUES, *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc*.
Fayard, Paris, 1992. 13,5 × 21,5 cm, 345 p.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres, comme suit : I. L'installation de l'islam dans l'Orient arabe. II. La déchristianisation de l'Afrique du Nord. III. Deux chrétientés face à face aux siècles des croisades. IV. L'islam dominé du Maghreb colonial. V. Le redressement chrétien dans l'Orient arabe ottoman. VI. De l'Empire multinational à la République laïque : la disparition du christianisme en Turquie. VII. Israël et la démographie palestinienne. VIII. La chrétienté arabe au xx^e siècle : déclin ou éclipse ?

La quasi-totalité des pays arabes ont fait partie de l'Empire ottoman durant quatre siècles : aussi était-il légitime d'étudier ensemble la place des chrétiens et des juifs dans les contrées arabes ou arabisées et dans les contrées turques ou turquises. Les coauteurs sont tous deux membres de l'Institut national d'études démographiques. C'est dire que leur attention et leur apport concernent essentiellement l'évolution quantifiable des populations. À la fin des chapitres, de nombreux tableaux, cartes et graphiques détaillés totalisent quelque 55 pages. Ils étudient par pays (souvent par districts ou par villes), pour les différentes confessions chrétiennes et musulmanes et pour les juifs, la population, le taux brut de natalité, la mortalité infantile, l'indice de fécondité et d'autres éléments. La sécheresse des chiffres transmet souvent des vérités frappantes. De 1963 à 1972, 5 200 Libanais émigraient chaque année ; de 1984 à 1987, ils deviennent 68 400 par an (p. 326). En 1914, il y avait à Alexandrie quelque 307 000 musulmans (73,3 %), mais aussi 90 000 chrétiens (21,5 %) et 21 000 juifs (5,2 %) ; la même année, il y avait encore à Jérusalem 58,1 % de musulmans, 26,8 % de chrétiens, 15,0 % de juifs (p. 183 et 188).

Il va sans dire que les résultats extraordinairement précis de la démographie historique reposent souvent sur des bases arbitraires. Pour la même année 1860, la p. 186 donne deux estimations de la population du Mont-Liban : l'une, par l'armée française, est de 269 980 personnes, et l'autre, par Karam, de 441 500, soit 39 % de plus ! Aux pages 43 et 145 sq., les estimations sont basées sur le chiffre de 5 personnes par famille. Mais p. 23, « les hommes adultes formaient un quart de la population », ce qui amène une différence de 20 % dans l'évaluation globale de celle-ci. Il y a dans l'ouvrage d'autres imprécisions ou erreurs. Relevons seulement la fâcheuse habitude de renvoyer à un ouvrage en bloc, sans indiquer la page (21, 32 sq., etc.). C'est particulièrement inadmissible quand on allègue un auteur comme Ğāhīz (p. 32

et 160). Il y a lieu aussi, nonobstant les indications données en bas de page ou à la suite de tableaux, de regretter l'absence d'une bibliographie explicite. On pourrait y ajouter deux articles : Ira Lapidus, « The Conversion of Egypt to Islam », *Israël Oriental Studies*, Tel Aviv, t. 2, 1972, 248-262; Nehemia Levtzion, « Conversion to Islam in Syria and Palestine and the Survival of Christian Communities », *Conversion and Continuity*, ed. by M. Gervers and R.J. Bikhazi, Toronto, 1990²⁵, 289-311.

L'historique des conversions occupe, en effet, une grande place dans le livre. Leur progression, comme on sait, est matière à opinions notablement différentes, dont on trouvera l'écho dans le chapitre premier. Le rôle qu'y a joué la contrainte discriminatoire de la Šari'a est discrètement évoqué (législation matrimoniale à sens unique : 50 sq., 71; impôt spécial de ġizya : 37 sq., 48 sq., 70, 168, 212).

Le lecteur rencontre souvent des analyses pénétrantes sur l'adaptation des communautés chrétiennes aux facteurs changeants de leur environnement social (coptes : 43 sq.; maronites et autres : 161, 174). Les auteurs soulignent que polygamie et répudiation n'augmentent pas, mais diminuent au contraire la fécondité (33, 159 sq., 283). D'une manière générale, une grande attention est donnée au poids des circonstances socioéconomiques sur les stratégies et les destinées familiales. L'apport, semble-t-il, principal du livre est fondé sur les statistiques ottomanes récemment publiées (cf. 145-147). Elles établissent que le régime impérial, dissociant l'appartenance confessionnelle du cadre territorial, avait permis aux communautés non musulmanes du Croissant fertile de réaliser en quatre siècles une importante croissance démographique : « Les chrétiens s'étaient multipliés par 3,9 et les juifs par 2,9, mais les musulmans par 1,2 seulement » (p. 150; cf. 144 sq.). Un index des noms de personnes et un index géographique terminent cet intéressant ouvrage.

Guy MONNOT
(EPHE, Paris)

Alexandre POPOVIC, *Les Musulmans des Balkans à l'époque post-ottomane. Histoire et Politique* (Analecta Isisiana, vol. XI). Éditions Isis, Istanbul, 1994. 374 p.

Ce livre, le deuxième d'A. Popovic paru chez Isis, se soumet au principe de cette collection lancée à Istanbul par S. Kuneralp, et qui consiste à faire un *reprint* des articles les plus importants de turcologues, le plus souvent français.

Ici, pourtant, on s'intéresse à nouveau à une aire devenue historiquement marginale au domaine turcologique, mais que l'événement se charge de nous remettre en mémoire, celle des Balkans, à travers un aspect qui a entièrement occupé les recherches d'A. Popovic, avant de faire aujourd'hui la une de l'actualité : celui de la religion musulmane et de son héritage contemporain.

25. Sur cet ouvrage, cf. *Bulletin critique*, n° 10 (1993), p. 34-35.